

Louis-Philippe Hébert, Michel Tremblay, Normand de Bellefeuille

André Brochu

Numéro 139, automne 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62413ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brochu, A. (2010). Compte rendu de [Louis-Philippe Hébert, Michel Tremblay, Normand de Bellefeuille]. *Lettres québécoises*, (139), 19–20.



Louis-Philippe Hébert, *Buddha Airlines ou Comment je suis devenu un surhomme*, Montréal, Les Herbes rouges, 2009, 234 p., 18,95 \$.

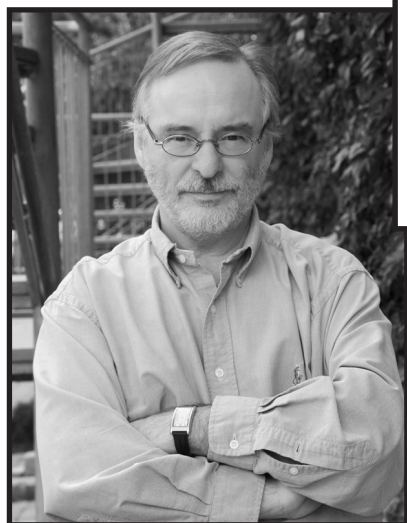
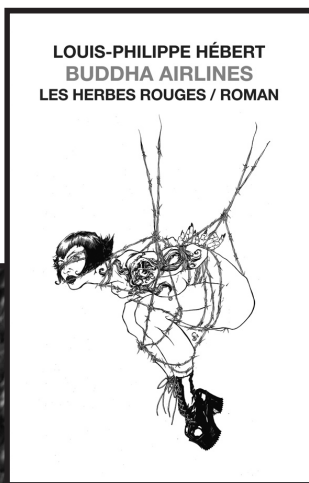
La vie comme un manga

Essayons d'imaginer la vie différemment, c'est-à-dire accordée au siècle nouveau et au formidable imaginaire qui le sous-tend.

C'est ce que fait Louis-Philippe Hébert dans son dernier livre. On sait que l'auteur, qui a fondé jadis les Éditions Logiques et la première maison d'édition de logiciels, a cessé de publier des ouvrages de littérature pendant plus de vingt-cinq ans. Or, il occupe de nouveau la scène de l'écriture, multipliant depuis trois ans les recueils de poésie et de nouvelles, voire les romans. Et *Buddha Airlines* montre que sa plume n'a rien perdu de son alacrité.

UN SURHOMME ET SES PROCHES

François Brodeur est un ado de notre temps. Il a quatorze ans et sa vision des êtres est on ne peut plus décapante. Le mot d'ailleurs peut s'appliquer à l'action très simple autour de laquelle s'organise l'intrigue : affligé d'une propension remarquable à l'éjaculation, il est escorté par son beau-père vers une clinique new-



LOUIS-PHILIPPE HÉBERT

Yorkaise où un médecin juif va le circoncire. Sur la base de cette donnée narrative, un univers baroque prend forme. Le roman est fait surtout de l'évocation de figures étonnantes, dessinées à petits traits aigus dans une lente résolution d'énigme. La réalité se précise peu à peu, de sorte que le code herméneutique (dirait Roland

Barthes) l'emporte sur celui des actions. J'en ai déjà fait grief à Christian Mistral (*Léon, Coco et Mulligan*), mais il s'agit peut-être d'une nouvelle et légitime tendance du roman...

plat. François le scandalise avec les histoires qu'il lui raconte. Et puis la mère, évidemment, qui fait de l'œil aux hommes depuis toujours. Elle se laissera facilement circonvenir par le mari de sa sœur. Et le père, avocat qui défend les érotomanes et qui l'est lui-même. Il meurt dans des circonstances troubles. On peut ajouter le grand-père, qui gratifie François de relations cordiales et un peu plus. Et puis le copain, O'Keefe, destinataire du récit de François et indéfectible ami après avoir été quelque peu son tortionnaire. Enfin, un moine bouddhiste fort énigmatique croisé à bord de l'avion qui ramène l'ado de New York après l'opération.

HISTOIRE D'HISTOIRES

François est un formidable inventeur d'histoires, qu'il se propose de mettre un jour en bd (mangas) et qui exaltent ses pouvoirs très étendus. Car il est un surhomme, au moins en devenir, et il survit on ne peut mieux à l'écrasement de son avion, de retour de New York. La fiction corrige allègrement la réalité, même si celle-ci est d'emblée décrite avec un sens de l'observation réjouissant. Et dans un style qui fait mouche à tout coup, tout en prenant appui sur une langue québécoise (standard?) passablement décontractée.

Le tout n'est pas qu'amusant, il nous projette dans un monde dont les valeurs obéissent à une logique nouvelle. À cet égard, ce roman très réussi aide le lecteur à se poser des questions inédites.



Michel Tremblay, *La traversée des sentiments*, Montréal, Leméac/Actes Sud, 2009, 256 p., 25,95 \$.

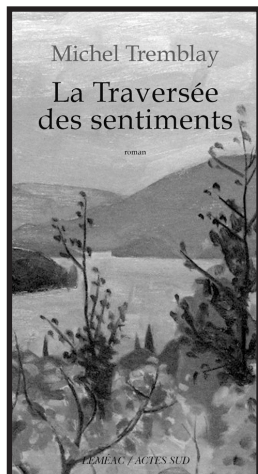
Le vide délectable

En fin de cycle, Michel Tremblay se détend sous l'aile de la nature — et nous plonge dans l'harmonieuse unité de tout.

Les deux premiers romans de *La diaspora des Desrosiers* nous proposaient des traversées bien concrètes, l'une du pays, le Canada, qui se prête aux diasporas en raison des vastes espaces qui favorisent l'essaimage des peuples, et l'autre de la ville, Montréal, où les cultures se côtoient sans se confondre. Rhéauna, dite Nana, qui deviendra la Grosse Femme des *Chroniques du Plateau Mont-Royal*, est une toute jeune fille qui assume plus ou moins le centre de la narration, encore que sa mère, Maria, lui dispute cette position. Et puis, des personnages secondaires comme les sœurs de Maria, Titite et Teena, tiennent beaucoup de place dans cette chronique. En fin de compte, le



MICHEL TREMBLAY



centrement du roman traditionnel disparaît au profit d'une co-présence de nombreux personnages, comme c'était d'ailleurs le cas dans *La grosse femme d'à côté est enceinte*.

L'ÉCLIPSE DES CONFLITS

Cette chimie des personnages, qui tend à les amalgamer, se manifeste symboliquement par les noms redondants (j'en ai parlé déjà à propos de *La traversée de la ville*): ici, on apprend que le vrai nom de Teena est Ernestine et que le nom de son frère aîné est Ernest, de même que celui de son enfant illégitime. Quant à Titite, son vrai nom est Reona, nom anglais, dont Maria a tiré pour sa fille le nom français de Rhéauna. Et leur cousine s'appelle Rose Desrosiers, du nom de la sœur aînée de sa mère!... Curieusement, la diversité propre à l'univers de Tremblay tend à se résoudre en une forte unité.

On comprend alors que *La traversée des sentiments*, après avoir fait état des éternels conflits familiaux (entre Maria et ses sœurs, Rhéauna et sa mère), ménage

une plage de réconciliation absolue lorsque tout ce beau monde se retrouve en vacances à Duhamel, en pleine nature, loin des tracas de la ville. Voilà un paradis d'autant plus authentique qu'il est fait des choses quotidiennes, et qu'on s'y révèle dans sa plus simple expression — par exemple, Simon, le mari de la cousine Rose qui accueille les citadins, se baigne nu pendant l'orage et apporte, à Rhéauna, la révélation de la sexualité.

BONJOUR LES TRICOTEUSES

C'est dire que si traversée des sentiments il y a, c'est sous forme de rapide survol, même si Maria aboutit à l'énergique conclusion qu'elle doit rapatrier ses deux enfants laissés en Saskatchewan sous la garde de ses vieux parents.

Au fait, on aimerait un peu plus d'action... Et l'on s'étonne que Tremblay ressuscite les Tricoteuses et Josaphat-le-violon, dans un contexte très réaliste qui jure avec la « magie » de ces figures fantasmagoriques. Sans doute s'agit-il de renforcer encore l'unité d'une œuvre très étendue. On trouve aussi que Rhéauna-Nana est bien loin, physiquement et psychologiquement, de la Grosse Femme qu'elle deviendra plus tard (dans sa vie) ou qu'elle était plus tôt (dans l'œuvre).

Il n'importe: Tremblay est attachant, aussi bien dans le réalisme lumineux de ses derniers romans que dans la fantaisiste exubérance des premiers.

☆☆☆ 1/2

Normand de Bellefeuille, *Un poker à Lascaux*, Montréal, Québec Amérique, 2010, 200 p., 19,95 \$.

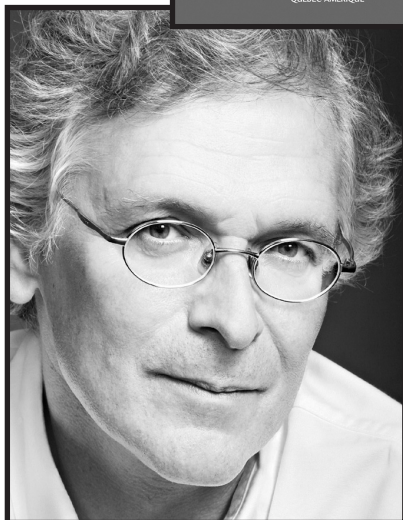
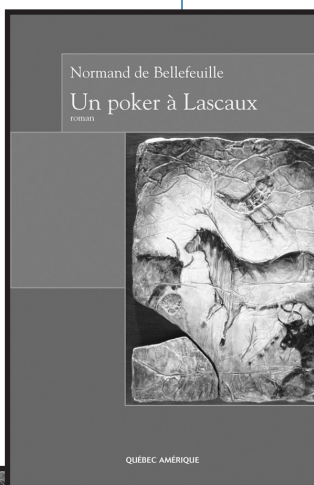
Retour à la grotte

Il y a toujours une part de jeu dans les textes de Normand de Bellefeuille. Mais voici que, dans *Un poker à Lascaux*, le jeu s'humanise et devient à la fois drôle et tragique.

Le jeu suppose toujours la répétition, qui enlève à la séquence produite son caractère naturel. On ne naît pas, ni ne meurt deux fois, on existe de façon constamment nouvelle. Mais jouer aux cartes (au poker...) implique des procédures inlassablement répétées. Les quatre héroïnes du livre s'entendent fort bien à cette occupation.

D'UN LASCAUX L'AUTRE

Dans *Un poker à Lascaux*, il y a d'abord la reprise étonnante de *Lascaux*, du même auteur, paru 25 ans plus tôt — voilà pour le jeu. Les éléments narratifs sont substantiellement les mêmes, mais leur traitement est fort différent. Issue du formalisme, l'écriture du premier livre procédait d'un ludisme fort intellectuel, qui comportait beaucoup d'invention et



NORMAND DE BELLEFEUILLE

d'ingéniosité mais mettait à rude épreuve la capacité de compréhension du lecteur. Le deuxième *Lascaux* est beaucoup plus accessible, même s'il n'est pas dépourvu de profondeur. Au lieu de combiner plusieurs genres littéraires (poésie, récit, essai, théâtre...), l'auteur s'en tient au roman ou, si l'on préfère, à l'autofiction, qui mêle véridiction et invention.

Quatre femmes, c'est-à-dire la mère, les tantes et la grand-mère du narrateur (Simon de Bellefeuille...), s'éprennent violemment et de façon durable de cette grotte remarquable, Lascaux, qui devient la référence majeure de leurs échanges. La chose étonne car ces femmes proviennent d'un milieu très populaire, ce qui se traduit par leur langage qui est du sous-Tremblay (« Ca veut jusse dire qu'le trafic est jammé, c'pourtant pas compliqué à catcher... », p. 14)! « Investir à ce point l'histoire et le territoire, même imaginaire, de Lascaux », pour ces femmes, revient à « retrouver [leur] fierté et [leur] dignité » (p. 81-82), même si elles restent attachées à leur coutumière façon de vivre. En somme, elles découvrent quelque chose comme cette mythique caverne de Platon, emblème de la condition faite aux humains.

UN ROMAN FAMILIAL

L'histoire de la fréquentation *in absentia* (la caverne étant fermée aux visiteurs) que font ces femmes rejoint tout un ensemble d'épisodes vécus par le narrateur, lequel participe pleinement au culte familial.

Malgré l'homogénéité du livre qui s'en tient au genre narratif, une grande liberté préside à la présentation chronologique des différents événements. On se promène d'évocations puisées dans l'enfance du narrateur jusqu'à des épisodes très récents, en particulier ceux qui concernent la maladie et la mort de Raphaëlle, la femme de sa vie. Les scènes se succèdent de façon inopinée, comme si l'existence était un espace aléatoire, parcourable à volonté. L'humour et l'émotion de Simon, sa lucidité aiguë aussi face aux choses de la vie et de la culture, mènent le jeu et rachètent le quotidien trivial, tout comme Lascaux rachète ces pauvres, ces chères dames de leur petit enfer linguistique et social. Malgré la mort, qui est au bout. ▣